

LES SEPT CHAPITRES ATTRIBUÉS À HERMÈS

Texte provenant de la Bibliothèque des Philosophes Chymiques 1741.

CHAPITRE PREMIER

VOICI ce que dit Hermès : Pendant le long temps que j'ai vécu, je n'ai cessé de faire des expériences & j'ai toujours travaillé sans m'épargner.

Je ne tiens cet art & cette science que de la seule inspiration de Dieu. C'est lui qui a daigné la révéler à son serviteur.

C'est lui qui a donné, à ceux qui savent se bien servir de leur raison, le moyen de connaître la vérité. Mais il n'a jamais été cause que personne ait suivi l'erreur ni le mensonge.

Pour moi, si je ne craignais le jour du jugement & d'être damné pour avoir caché cette science, je n'en aurais rien dit & je n'écrirais point pour l'enseigner à ceux qui viendront après moi.

Mais j'ai voulu rendre aux fidèles ce que je leur devais, en leur enseignant ce que l'auteur de la fidélité a daigné me révéler.

Écoutez donc, fils des sages philosophes nos prédécesseurs, non pas corporellement ni inconsidérément, la science des quatre éléments¹ qui sont passibles & qui peuvent être altérés & changés par leurs formes & qui sont cachés avec leur action.

Car leur action est cachée dans notre élixir, parce qu'il ne saurait agir s'il n'est composé de l'union très exacte de ces mêmes éléments & il n'est point parfait qu'il n'ait passé par toutes ses couleurs, dont chacune marque la domination d'un élément particulier.

Sachez, fils des sages, qu'il y a une division de l'eau des anciens philosophes, qui la partage en quatre autres choses. Une est à deux & trois à une. Et à la couleur de ces choses, c'est-à-dire à l'humeur qui coagule, appartient la troisième partie, & les deux autres troisièmes parties sont pour l'eau. Ce sont là les poids des philosophes².

Prenez de l'humeur une once & demie & de la rougeur méridionale ou de l'âme du soleil la quatrième partie, qui est une demie-once, & de la gomme orangée aussi une demie-once & la moitié d'orpiment, qui sont huit, c'est-à-dire trois onces.

Et sachez que la vigne des sages se tire en trois & que son vin est parfait à la fin de trente. Concevez comment l'opération s'en fait. La cuisson le diminue en quantité & la teinture l'augmente en qualité, parce que la lune commence à décroître après son quinzième jour & elle croît au troisième. C'est donc là le commencement & la fin.

¹ Les philosophes appellent ainsi leur science, parce qu'ils assurent qu'elle ne consiste qu'à transmuter les éléments. Cette transmutation se fait en changeant la terre en eau & l'eau en terre, parce qu'il n'y a que ces deux éléments sensibles & apparents & que les deux autres, qui sont l'air & le feu, sont renfermés en ces deux-là. Ainsi, pour faire l'œuvre des philosophes, il n'y a qu'à dissoudre l'or, qu'ils appellent terre ou corps, & à le réduire en mercure (ce qui ne peut se faire que par leur premier mercure, qu'ils appellent eau, à cause qu'il est liquide & qu'il est le véritable & unique dissolvant de l'or), puis à changer en terre ou en poudre ces deux mercures qui sont eau & parfaitement unis ensemble & que le Trévisan appelle mercure double.

² L'auteur détermine ici quelle doit être la dose ou la quantité des deux matières qui entrent dans la composition de l'œuvre. Il appelle cette composition l'eau des anciens philosophes, ou à cause que leur premier mercure, qui est leur eau, est la première & principale partie de cette composition & qu'il y est en double portion du soufre ou de l'or, qui en est l'autre partie, ce qui est, dit-il, le poids des philosophes, ou bien parce que le mélange du premier mercure & de l'or ne peut point être appelé la composition de l'œuvre qu'après que l'or est dissous, n'y ayant effectivement que les choses liquides, & encore celles qui sont de même nature, qui puissent s'unir parfaitement & faire une véritable composition. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il nomme le soufre ou l'or la teinture des matières & l'humeur coagulante, parce que c'est le soufre qui teint & qui fixe. D'où il est évident qu'il faut nécessairement que l'or soit dissous pour pouvoir être exactement uni avec le mercure, qui est son dissolvant &, par conséquent, pour faire ensemble la véritable composition de l'œuvre.

Voici, je viens de vous déclarer ce qui avait été celé. Car l'œuvre est avec vous & chez vous, de sorte que, la trouvant en vous-même, où elle est continuellement, vous l'avez aussi toujours quelque part où vous soye, soit en terre ou en mer³.

Gardez donc l'argent vif, qui se fait dans les lieux ou cabinets intérieurs, c'est-à-dire dans les principes des métaux qui en sont composés & dans lesquels il est coagulé. Car c'est là cet argent vif que l'on dit être de la terre qui reste. Que celui donc qui n'entend pas mes paroles en demande l'intelligence à Dieu, qui ne justifie les œuvres d'aucun méchant & qui ne refuse à nul homme de bien la récompense qui lui est due. Car j'ai découvert tout ce qui avait été caché de cette science. J'ai déclaré un très grand secret & j'ai dit même toute la science à ceux qui sauront l'entendre.

Vous donc, inquisiteurs de la science, & vous, enfants de la sagesse, sachez que le vautour, étant sur la montagne, crie à haute voix : Je suis le blanc du noir & le rouge du blanc & l'orangé du rouge. Certes, je dis la vérité.

Sachez aussi que le corbeau qui vole sans ailes dans la noirceur de la nuit & dans la clarté du jour est la tête ou le commencement de l'art.

Le coloris se prend de l'amertume qui est en son gosier & la teinture est sortie de son corps & il se tire une eau véritable & toute pure de son dos.

Comprenez donc ce que je dis & recevez par même moyen le don de Dieu que je vous communique. Mais celez-le à tous les imprudents.

C'est une pierre que l'on doit honorer, qui est cachée dans les cavernes ou dans le profond des métaux. Sa couleur la rend éclatante. C'est une âme ou un esprit sublime & une mer ouverte.

Voici, je vous l'ai déclarée. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il vous a enseigné cette science, car il aime ceux qui ont de la reconnaissance de ses grâces.

Mettez donc cette pierre, c'est-à-dire sa matière, dans un feu humide & l'y faites cuire. Ce feu augmente la chaleur de l'humidité & il tue la sécheresse de l'incombustion, jusqu'à ce que la racine paraisse, c'est-à-dire jusqu'à ce que le corps soit résous en son mercure. Après cela, faites sortir de cette matière la rougeur & sa partie légère, continuant à le faire jusqu'à ce qu'il n'y en ait que la troisième partie qui reste.

Enfants des sages, la raison pour laquelle on a appelé les philosophes (envieux), ce n'a pas été à cause qu'ils aient jamais eu dessein de rien celer aux gens de bien ni à ceux qui vivent pieusement ni aux légitimes & véritables enfants de la science ni aux sages.

Mais parce qu'ils la cachent aux ignorants, c'est-à-dire à ceux qui n'en savent pas assez pour la connaître, aux vicieux & à ceux qui vivent sans loi & sans charité, de crainte que, par ce moyen, les méchants ne devinssent puissants pour commettre toutes sortes de crimes, dont les philosophes seraient responsables à Dieu. Car tous les méchants sont indignes de posséder la sagesse.

³ M. Salomon pense que par ces paroles, l'œuvre est avec vous & chez vous, l'auteur veut dire que, dans la conformation de nos corps & dans le changement des aliments, qui se fait continuellement en notre substance, il se trouve une représentation de l'œuvre des philosophes. Si j'osais ajouter ma pensée à celle de ce savant commentateur, je dirais qu'il me semble qu'Hermès ou celui qui a écrit sous son nom entend parler ici de l'esprit universel (principe essentiel de notre vie), que nous respirons en tout temps & en tous lieux & qui est la véritable origine du mercure philosophique.

Sachez que je nomme cette pierre par son nom. Car les philosophes l'appellent la femme de la magnésie ou la poule ou la salive blanche, le lait des choses volatiles & la cendre incombustible, afin de la cacher aux imprudents, qui n'ont ni sens ni loi ni humanité.

Mais moi, je l'ai nommée d'un nom fort connu, en l'appelant la pierre des sages. Conservez donc dans cette pierre la mer, le feu & le volatil du ciel, jusqu'au moment de sa sortie.

Or je vous conjure tous, ô fils des philosophes, au nom de notre bienfaiteur, qui vous fait une grâce si singulière, de ne jamais déclarer le nom de cette pierre à aucun fou, à aucun ignorant ni à aucun qui en soit indigne.

Pour ce qui est de moi, je puis dire que personne ne m'a rien donné que je ne lui aie rendu tout ce qu'il m'a donné. Je n'ai jamais manqué au respect que je lui devais & j'ai toujours parlé fort honorablement de lui.

Mon fils, cette pierre est enveloppée de plusieurs couleurs qui la cachent. Mais il n'y en a qu'une seule qui marque sa naissance & son entière perfection. Connaissez quelle est cette couleur & n'en dites jamais rien.

Avec l'aide de Dieu tout-puissant, cette pierre vous délivrera & vous garantira de maladies, pour grandes qu'elles soient, elle vous préservera de toutes tristesses & afflictions & de tout ce qui pourrait vous nuire au corps & à l'esprit.

Elle vous conduira encore des ténèbres à la lumière, du désert à la maison & de la nécessité à l'abondance.

CHAPITRE DEUXIÈME.

MON fils, avant toutes choses, je vous avertis de craindre Dieu, car c'est lui qui fera réussir votre opération & qui fera l'union de chaque élément séparé.

Mon fils, comme je ne vous crois pas privé de raison ni insensé, vous devez raisonner sur tout ce que l'on vous dira de notre science. Recevez même mes exhortations & méditez si bien les leçons que je vous fais que vous les entendiez, comme si c'était vous-même qui en fussiez l'auteur.

Car, comme ce qui est naturellement chaud ne peut devenir froid sans être altéré, de même celui qui use bien de sa raison doit fermer la porte à l'ignorance, de peur que, se croyant assuré, il ne soit trompé.

Mon fils, prenez le volatil, submergez-le lorsqu'il vole & séparez-le de sa rouille qui le tue. Ôtez-la & chassez-la de lui, afin qu'il devienne vivant, comme vous le souhaitez. Après quoi, il ne faut plus qu'il s'élève dans le vaisseau, mais il doit retenir & fixer visiblement ce qu'il y a de volatil.

Car, si vous le tirez d'une seconde affliction, après l'avoir tiré d'une première, & si, pendant les jours dont vous savez le nombre, vous le gouvernez avec adresse, ce vous sera une compagnie telle qu'il vous la faut. Et en le séparant, vous en serez le maître & il vous servira d'ornement.

Mon fils, séparez du rayon son ombre & ce qu'il a d'impur, parce qu'il y a des nuées au-dessus de lui, qui le salissent & qui l'empêchent de luire, à cause qu'il est brûlé par l'oppression & par sa rougeur.

Prenez cette rougeur, qui a été corrompue par l'eau, de même que la cendre vive contient en soi du feu. Que si vous l'ôtez toujours, jusqu'à ce que la rougeur soit nette & purifiée, vous ferez une union dans laquelle il s'échauffe & se repose.

Mon fils, remettez dans l'eau, pendant les trente jours que vous savez, le charbon de qui la vie est éteinte. Ainsi, ô notre œuvre, vous reposant sur le puits de cet orpiment, qui n'a point d'humidité !

Voici, j'ai comblé de joie les cœurs de ceux qui espèrent en vous, ô notre élixir, & j'ai réjoui les yeux de ceux qui vous considèrent par l'espérance du bien que vous renfermez en vous-même.

Mon fils, soyez assuré que l'eau était premièrement dans l'air, puis dans la terre. C'est pourquoi faites-la aussi remonter en haut par ses conduits & changez-la avec discrétion &, ensuite, unissez-la peu à peu à son premier esprit rouge, qui a été ramassé.

Mon fils, je vous apprends que l'onguent de notre terre est un soufre, orpiment, gomme, colcotar, qui est soufre, orpiment & même divers soufres & semblables choses ; chacune desquelles est plus vile que n'est l'autre & il y a diversité entre elles.

De ces choses vient encore l'onguent de la colle, qui est poils, ongles & soufre. De là vient

aussi l'huile des pierres & le cerveau qui est orpiment. De là même vient l'ongle des chats, qui est gomme, & l'onguent des blancs & l'onguent des deux argents vifs orientaux, qui pourchassent les soufres, contiennent les corps.

Je dis, de plus, que le soufre teint & fixe & qu'il est contenu & renfermé & qu'il se fait par l'union de teintures. Or les onguents⁴ teignent & fixent ce qui est contenu dans le corps & c'est par ce seul moyen que se fait l'union des choses volatiles avec les soufres alumineux, qui retiennent & fixent tout ce qu'il y a de volatil.

Mon fils, la disposition que les philosophes recherchent est unique de notre œuf, ce qui ne se rencontre pas en l'œuf de poule. Il y a néanmoins quelque ressemblance en notre divine œuvre, qui est l'ouvrage de la sagesse & l'œuf de poule, en ce qu'en l'une & en l'autre, les éléments y sont unis & arrangés avec ordre.

Sachez donc, mon fils, que de cette ressemblance & de cette proximité de nature l'on peut tirer un grand avantage pour la connaissance de notre œuvre. Car, dans l'œuf de poule, il y a une substance qui représente la matière aqueuse de l'œuvre, qu'on appelle spirituelle ou esprit. Il y en a une autre semblable à l'or, qui est la terre des philosophes. Et en ces deux substances, on remarque visiblement l'assemblage & l'union des quatre éléments⁵.

Le fils a demandé à Hermès : Les soufres qui conviennent à notre œuvre sont-ils célestes ou terrestres ? & Hermès répondit : Il y en a de célestes & il y en a aussi qui sont terrestres⁶.

Le fils lui dit là-dessus : Mon père, je crois que le ciel est le cœur dans les choses supérieures & que la terre l'est dans les inférieures. À quoi Hermès répondit : Vous ne dites pas bien. Car le mâle est le ciel de la femelle & la femelle est la terre du mâle.

Le fils lui demanda ensuite : Lequel des deux est le plus digne, d'être le ciel ou d'être la terre ? Hermès répondit : Ils ont besoin l'un de l'autre, parce qu'en tous les préceptes, l'on ne commande que la médiocrité, comme qui dirait : Le sage commande à tous les hommes. Car le médiocre est le meilleur, parce que quelque nature que ce soit s'associe & s'unit beaucoup mieux avec celle qui lui est semblable. Et notre science, qui est appelée sagesse, nous fait voir qu'il n'y a que les choses médiocres & tempérées qui s'unissent.

Le fils dit alors : Mon père, lequel de ceux-là est le médiocre ? Hermès répondit : À chaque nature, il y en a trois de deux. L'eau est premièrement nécessaire, puis l'onguent ou soufre ; & les fèces ou impuretés demeurent en bas.

⁴ Le soufre des philosophes.

⁵ La comparaison que les philosophes font de leur grand œuvre avec l'œuf est fort juste, mais non pas tant, à mon avis, parce que les quatre éléments se trouvent dans leur œuvre de même que dans l'œuf, qu'à cause qu'il y a deux matières dans l'œuvre des philosophes, leur mercure & l'or, comme il y en a deux dans l'œuf, le jaune & le blanc : que ces matières ont grand rapport les unes aux autres & qu'il y a beaucoup de ressemblance entre elles, outre les autres choses qui contribuent à cette conformité. Car premièrement, le mercure des philosophes étant, selon Philaléthe, semblable à l'argent vif vulgaire & en ayant l'apparence & toutes les propriétés, il représente parfaitement le blanc de l'œuf, non seulement parce que, comme lui, il est blanc, aqueux, liquide & d'une consistance un peu épaisse & que d'ailleurs, dans la composition de l'œuvre, il y a plus de ce premier mercure que d'or, comme dans l'œuf le blanc est en plus grande quantité que n'est le jaune, mais principalement parce que le mercure vivifie l'or, disent les philosophes, & qu'il a en lui tout ce qui est nécessaire pour la composition & perfection de l'œuvre ; ce qui a donné lieu à cette maxime : Tout ce que les sages cherchent est dans le mercure, de même que le blanc de l'œuf a en soi tout ensemble & la matière dont est entièrement formé le poulet & le principe qui lui donne la vie. Secondement, l'or, qui est l'autre matière de l'œuvre, ressemble pareillement au jaune de l'œuf, tant par sa couleur & sa consistance, qui est plus resserrée & plus solide que n'est celle du mercure, qu'à cause qu'il lui sert de ferment & même de nourriture, ce qu'il fait en l'épaississant, le fixant & s'unissant intimement à lui, comme le jaune de l'œuf est plus épais que le blanc, & que, dans l'œuf, il sert d'aliment au poulet, qui se forme du blanc, jusqu'à ce qu'il soit éclos. Ainsi, le jaune de l'œuf, en nourrissant le poulet & s'unissant à sa substance, reçoit la vie, comme l'or, selon les philosophes, est vivifié lorsqu'il est si exactement uni à leur mercure que tous deux ne font plus qu'une même substance. Enfin, comme le blanc & le jaune de l'œuf sont contenus dans une taie & dans la coque, qui enveloppe le tout, de même aussi les philosophes renferment la composition de leurs deux matières dans un vaisseau de verre, bouché fort exactement & que, pour cette raison & pour la figure ovale, ils appellent leur œuf ; & ils le posent dans un fourneau, sur une écuelle pleine de cendres, qui servent d'intermède, comme les artistes l'appellent, c'est-à-dire de milieu entre le feu & le vaisseau, & ces deux choses, dit Flamel en son poème, sont comme la paille & le nid de la poule, où est l'œuf qu'elle couve. Les philosophes entretiennent au commencement, dans leur fourneau, un feu doux & continu, pour exciter peu à peu les esprits qui sont dans leur mercure & qui doivent faire la dissolution de l'or & le vivifier, qui sont les principales opérations de leur œuvre, comme la poule chauffe doucement ses neufs dans son nid, en les couvant, pour réveiller & faire agir le principe de vie qui est renfermé dans le blanc & qui doit faire la conformation de toutes les parties du poulet & l'animer. Et comme la poule ne cesse de couvrir ses neufs, jusqu'à ce que les poulets soient arrivés à leur terme & qu'ils soient éclos, les philosophes continuent toujours à entretenir le feu dans leur fourneau, jusqu'à ce que leur élixir, qu'ils appellent aussi leur poulet, soit arrivé au temps limité de sa perfection. M. Salomon.

⁶ Le soufre céleste est celui qui contient l'esprit universel & qu'on en tire facilement. Le soufre terrestre est celui qu'on extrait de l'or. Lorsqu'on le réincruide, on remet dans ses premiers principes, par le moyen du mercure des philosophes, son unique & véritable dissolvant.

Or le dragon se trouve en toutes ces choses. Les ténèbres sont sa maison, & la noirceur est en elles. Et par cette noirceur, il monte en l'air. Et cet air est le ciel, où il commence de paraître comme en son orient. Mais, tandis que ces choses s'élèvent comme une fumée & s'évaporent, elles ne sont pas permanentes ni fixes. Mais faites rasseoir la fumée de l'eau, ôtez la noirceur à l'onguent & chassez la mort des fèces & de l'impureté. Et la dissolution étant faite, par la victoire que les deux matières ont remportée l'une sur l'autre, & s'étant unies ensuite, de sorte qu'elles s'entretiennent toutes deux, alors elles sont vivantes.

Mon fils, vous devez savoir que l'onguent médiocre, c'est-à-dire le feu, tient le milieu entre les fèces & l'eau, & c'est lui qui recherche l'eau, parce qu'on les appelle onguent & soufre & qu'il y a une grande affinité entre le feu, l'huile & le soufre, car, de même que le feu jette une flamme, aussi fait le soufre.

Sachez, mon fils, que toutes les sagesse du monde sont au-dessous de la sagesse que je possède & que tout ce que son art peut faire consiste à rendre ces éléments occultes & cachés, ce qui est une chose merveilleuse. Celui donc qui désire être introduit en cette sagesse cachée, que nous possédons, doit fuir le vice d'arrogance, être pieux, être homme de bien, d'un profond raisonnement, & garder les secrets qui lui ont été découverts.

Je vous avertis encore, mon fils, que qui ne sait pas mortifier, faire une nouvelle génération, vivifier les esprits, purifier, introduire la lumière, jusqu'à ce que les éléments se combattent, qu'ils soient colorés & qu'ils soient nettoyés de leurs taches, telles que sont la noirceur & les ténèbres, celui-là ne sait rien & n'avance rien. Mais, s'il sait faire ce que je viens de dire, il sera élevé en grande dignité, tellement que les rois auront de la vénération pour lui.

Mon fils, nous sommes obligés de garder ces secrets & de les celer à tous les méchants & à ceux qui n'ont pas assez de sagesse ni assez de discrétion pour les garder & en bien user.

Vous devez savoir, de plus, que notre pierre est faite de plusieurs choses & de plusieurs couleurs, qu'elle est faite & composée de quatre éléments unis, que nous devons séparer ces éléments, les désunir &, comme autant de pièces différentes, les mettre chacun à part.

Nous devons aussi mortifier en partie la nature ou les principes qui sont en cette pierre, conserver l'eau & le feu qui demeure en elle, & qui sont faits des quatre éléments, & retenir ou fixer leurs eaux par son eau, laquelle n'est pas pourtant eau quant à la forme extérieure ou apparente, mais un feu qui monte sur les eaux & qui les contient dans un vaisseau, qui doit être entier & sans fêlure, de peur que les esprits ne s'échappent & ne sortent des corps. Étant ainsi retenus, ils deviennent tingents & fixes.

Ô bénite forme ou apparence d'eau pontique, qui dissous les éléments ! Or, afin qu'avec cette âme aqueuse nous possédions la forme sulfureuse, c'est-à-dire afin que la composition, qui était semblable à de l'eau, devienne terre ou soufre, il faut que nous la mêlions avec notre vinaigre.

Car lorsque, par la puissance & la vertu de l'eau, le composé est dissous, c'est alors la clef ou le moyen assuré pour le rétablir & le refaire. Alors, la mort & la noirceur les quittent & la sagesse, c'est-à-dire l'ouvrage de la sagesse, commence de paraître. Je veux dire que l'artiste connaît par là qu'il a bien & sagement conduit son opération & qu'il est dans la véritable voie que les philosophes ont tenue.

CHAPITRE TROISIÈME.

SACHEZ, mon fils, que les philosophes font des liaisons ou des nœuds forts & serrés pour combattre contre le feu, parce que les esprits aiment d'être dans les corps qui sont lavés & ils se plaisent à y demeurer. Et dès que les esprits sont unis à eux, ces esprits les vivifient & ils demeurent en eux & les corps retiennent ces esprits, sans jamais les quitter.

Alors, les éléments qui sont morts deviennent vivants & ils teignent les corps composés de ces éléments. Ils sont altérés & changés & ils font des œuvres admirables & qui sont permanentes, comme dit le philosophe⁷.

Ô forme aqueuse d'eau permanente, qui crées les éléments dont est fait notre roi & qui, par un régime tempéré ayant acquis la teinture & t'étant unie à tes frères, te reposes ensuite, parce que tu es parvenue à ta fin !

Notre pierre très précieuse, étant jetée sur le fumier, est très chère & tout ensemble vile & même très vile, parce que nous devons tout à la fois mortifier & vivifier deux argents vifs, qui sont l'argent vif de l'orpiment & l'argent vif oriental de la magnésie.

Oh ! Que la nature est une grande ouvrière, puisqu'elle crée les principes naturels, qu'elle retient ce que ces principes ont de médiocre, après les avoir séparés des crasses & impuretés grossières ! Cette nature est revenue avec la lumière & elle a été produite avec la lumière qu'a enfantée une nuée ténébreuse. Et cette nuée est la mère de toute l'œuvre.

Mais, lorsque nous unissons le roi couronné à notre fille rouge, cette fille, par le moyen d'un régime de feu si bien tempéré qu'il ne puisse rien gâter, concevra un fils, qui sera uni à elle & qui sera pourtant au-dessus. Elle nourrit ce fils & le rend fixe & permanent avec ce petit feu. Et ainsi, le fils vit de notre feu. Or, quand on laisse le feu sur la feuille de soufre, il faut que le terme des cœurs entre sur lui, qu'il en soit lavé & qu'ainsi, son ordure sorte hors de lui. Il se change alors &, quand il est tiré du feu, sa teinture demeure rouge comme les chairs vives.

Notre fils, qui est né roi, reçoit sa teinture du feu, après quoi, & la mort & la mer & les ténèbres le quittent, parce qu'il devient vivant, il se dessèche & se fait poudre & il a une lueur vive & éclatante.

Le dragon, qui garde les trous, fuit les rayons du soleil. Notre fils, qui est mort, reprendra la vie. Il sortira du feu, étant roi, & il se réjouira de son union & de son mariage. Ce qui était occulte & caché deviendra manifeste & apparent & le lait de la vierge sera blanchi.

Ce fils, ayant reçu la vie, combat contre le feu ; il a une teinture, la plus excellente de toutes les teintures. Car, alors, il a le pouvoir de faire du bien, en communiquant cette teinture à ses frères. Et il contient en soi la philosophie, puisqu'il en est le fruit & l'ouvrage.

Venez, fils des sages, réjouissons-nous tous ensemble. Faisons éclater notre joie par des cris d'allégresse, car la mort est consumée. Notre fils règne. Il a sa robe rouge & il est revêtu & paré de sa pourpre.

⁷ S'il est vrai qu'Hermès ait été le premier des philosophes, comme c'est l'opinion commune, fondée sur tous les écrits que nous avons des anciens philosophes, qui pour cette raison l'appellent père, les derniers mots de ce verset font voir que cet ouvrage n'est pas de lui.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ÉCOUTEZ, fils des sages, comme cette pierre crie : Défendez-moi & je vous défendrai⁸. Voulez-vous me donner ce qui m'appartient afin que je vous aide ?

Mon soleil & mes rayons sont intimement en moi & la lune, qui m'est propre & particulière, est ma lumière qui surpasse quelque lumière que ce soit & mes biens valent mieux que tous les autres biens.

Je donne la joie, la satisfaction, la gloire, les richesses & les plaisirs solides à ceux qui me connaissent & je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent avec tant d'empressement & je leur donne, enfin, la possession des choses divines⁹.

Écoutez, je vais vous découvrir ce que les anciens philosophes avaient celé de leur science. C'est une chose dont le nom est compris en sept lettres. Car elle en suit deux alpha & éta.

Le soleil suit tout de même la lune & il vient après elle. Mais il veut pourtant avoir la domination & être le maître de l'œuvre. Il veut conserver Mars & teindre le fils de l'eau vive, qui est Jupiter, & c'est là le secret que les philosophes ont caché¹⁰.

Comprenez-moi donc, vous qui m'écoutez, & dorénavant mettons en pratique ce que nous savons. Je vous ai déclaré ce que j'ai écrit, après l'avoir recherché fort curieusement & l'avoir fort subtilement médité. C'est que je connais une certaine chose qui est unique.

Car qui est-ce qui comprend notre science, ceux qui l'étudient sérieusement, la recherchant avec une si grande application qu'ils emploient toute la force de leur esprit & de leur raisonnement pour la découvrir ?

Voyez comme¹¹ d'un homme il ne peut provenir que son semblable ni d'un autre animal non plus. Et s'il arrive que deux animaux de différentes espèces s'accouplent, il en naîtra un qui ne ressemblera ni à l'un ni à l'autre.

⁸ Quoique la nature ne produise pas seulement la matière du premier mercure des philosophes & l'or, qui sont, dit Philaléthe, les matériaux du magistère, mais qu'elle en soit même la principale ouvrière, il est certain néanmoins qu'elle ne le saurait faire toute seule & il faut nécessairement que l'art lui aide ; ce qu'il fait dans toute l'étendue & la durée de l'œuvre. Car, dans la première opération, l'art aide à la nature à faire la composition du premier mercure, par la préparation qu'il donne à sa matière &, sans doute, encore par d'autres secours qui, pour être moins pénibles, ne sont pas moins nécessaires. Et dans la seconde, l'art contribue à parachever l'ouvrage, tant par le régime du feu, qu'il entretient & conduit, que par la jonction qu'il fait de ce premier mercure avec l'or, qui est par où commence cette dernière opération. Et c'est là cette jonction que la pierre (c'est-à-dire ce mercure, qui est la principale partie de la pierre) demande ici à l'artiste qu'il fasse, afin qu'elle lui aide ensuite, la pierre (ou cette matière) ne pouvant être utile, si elle n'est parfaite, ni parfaite sans cette union du mercure & de l'or au moins par la voie ordinaire, qui est ou la seule que les premiers philosophes ont vue ou qu'ils ont voulu que l'on sût. Et c'est assurément celle dont parle notre auteur, puisqu'il assure dans le chapitre vu que, sans le ferment de l'or, l'élixir ne se peut faire. Or ce philosophe fait dire ici au mercure que l'or lui appartient, parce que l'or est le fils du mercure, étant fait de sa propre substance, & que, d'ailleurs, c'est de l'or seul de qui le mercure attend sa fixité & sa teinture. Aussi est-ce l'or, comme il est dit sur la fin de ce chapitre, qui retient la substance de sa mère, lorsqu'il est uni à elle, c'est-à-dire qu'il fixe le mercure au même temps que ce mercure le dissout, car, par ce moyen, ils s'unissent ensemble pour n'être jamais séparés. Et c'est pareillement le lait ou l'or, dit notre auteur ensuite, qui est la teinture de l'eau permanente, c'est-à-dire du second mercure des philosophes, qui est fixe & duquel la dissolution de l'or fait une partie, ce second mercure étant composé de l'union du premier mercure, qui est le dissolvant de l'or, & du mercure de l'or ou de sa dissolution ; ce qui a été cause que le Trévisan appelle ce second mercure des philosophes le double mercure. L'or donne, dis-je, la teinture à ce mercure, à cause du soufre très pur & parfaitement digéré que l'or a dans lui-même & qui lui donne sa couleur & son éclat. Et quoique l'or soit dissous, son soufre ne perd rien néanmoins pour cela & ne déchoit nullement de sa teinture ni de sa fixité. Car la dissolution de l'or, qu'on appelle autrement réincrudation, n'est autre chose que la réduction qui se fait de l'or en ses principes, sans que ces principes soient détruits ni altérés & qu'ils perdent rien de leur première perfection, comme nous voyons que, dans la dissolution des autres mixtes, leurs principes demeurent tous entiers. Aussi, les philosophes assurent que la dissolution du corps est la fixation de l'esprit, c'est-à-dire qu'au même temps que le mercure, qui est l'esprit, dissout l'or, que l'on nomme corps, l'or fixe le mercure, ce qu'il ne fait que par le moyen de son soufre, parce que c'est le soufre qui teint & qui fixe ; de sorte que le soufre de l'or retient sa vertu fixative dans le temps même que l'or est dissous, puisque alors il fixe le mercure, en s'unissant à lui & le rendant par ce moyen eau permanente. Et par conséquent, il doit aussi retenir sa teinture, puisque, après avoir fixé ce mercure, il le teint en lui donnant la perfection d'élixir, avec le secours du feu extérieur, que l'artiste entretient continuellement & sans lequel la nature, c'est-à-dire les esprits & la chaleur qui sont intimement dans la matière, ne saurait rien faire.

⁹ Il veut dire que la science, comme le dit Morien, inspire aux philosophes un grand détachement & un grand mépris du monde & de ses vanités & qu'elle les élève à la contemplation des choses divines, c'est-à-dire à la connaissance de Dieu, qu'en cette vue ils glorifient comme Dieu, parce qu'ils savent bien que d'eux-mêmes ils n'ont pas été capables d'acquiescer une science si admirable & si extraordinaire, mais que cette capacité, comme parle l'Apôtre, leur a été donnée du Père des lumières, qui est l'auteur & le juste dispensateur de tous les biens. M. Salomon.

¹⁰ Il est parlé ici des couleurs de l'œuvre, que l'auteur marque, comme font ordinairement les philosophes, par le nom des métaux, puisqu'il nomme ici la lune, le soleil & Jupiter & que Vénus est nommée ensuite ; que c'est de la couleur rouge dont il s'agit principalement, qui veut, dit-il, avoir la domination, & que la couleur de Mars, qui est appelée rouille, dans la Tourbe, & le rouge diminué, est une ébauche & un commencement de la couleur rouge ; de manière que, lorsque la couleur de Mars commence à paraître dans l'œuvre, la matière ne la quitte plus. Mais cette couleur se fortifie & s'augmente toujours en elle par la cuisson, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la rougeur parfaite. Et Jupiter doit être teint tant en lune qu'en soleil, parce qu'encore que Jupiter précède la lune, on peut dire aussi en quelque façon qu'il la suit. Car la couleur blanche parfaite de lune, qui est une augmentation de la couleur de Jupiter & qui le teint, ne peut passer à la couleur rouge que par degrés & en diminuant peu à peu, de manière que cette diminution qui suit la blancheur parfaite peut être appelée Jupiter, aussi bien que la diminution qui la précède. Et c'est proprement cette dernière diminution de la blancheur qui reçoit les premières impressions de la couleur rouge &, par conséquent, Jupiter est teint de la rougeur solaire. M. Salomon.

¹¹ Les philosophes se servent souvent de cette comparaison, qu'ils prennent tant des animaux que des végétaux, pour nous faire voir évidemment que, comme dans ces deux familles de la nature, chaque chose produit son semblable, le même aussi se doit nécessairement faire dans les minéraux & qu'ainsi, leur œuvre ne peut être faite d'une matière étrangère & qui ne soit pas de même espèce & de même nature qu'elle. M. Salomon.

Maintenant Vénus dit : J'engendre la lumière & les ténèbres ne sont pas de ma nature. Et n'était que mon métal est sec, tous les autres corps auraient besoin de moi.

Car je les fonds, j'efface leur rouille & je tire leur substance. Rien n'est donc meilleur ni ne mérite d'être plus honoré que mon frère & moi, lorsque nous sommes unis.

Mais le roi, qui a la domination de l'œuvre, dit à ses frères qui, par leur transmutation, rendent témoignage de cette vérité : Je suis couronné, je suis paré du diadème¹², je porte le manteau royal & je remplis les cœurs de joie.

Et quand je me trouve entre les bras & sur le giron de ma mère & que je suis uni à sa substance, je retiens & j'arrête cette substance en la fixant¹³. Et de ce qui est visible, j'en fais & j'en compose l'invisible.

Alors, ce qui est occulte & caché sera manifesté & apparaîtra & tout ce que les philosophes ont celé de leur œuvre sera évidemment produit & engendré de nous deux.

Comprenez bien ces paroles, vous qui m'écoutez, conservez-les soigneusement dans votre cœur, méditez-les attentivement & ne cherchez rien autre chose.

Ne voyez-vous pas que l'homme, dont les entrailles sont de chair, est engendré du principe de nature, lequel est fait de sang, dont la chair a été faite elle-même ? & l'homme ne saurait avoir été fait autrement ni formé d'autre chose. Méditez ce que je viens de dire & rejetez tout ce qui est superflu & étranger¹⁴.

C'est pourquoi le philosophe a dit : Botri¹⁵ est fait de l'orangé, qui est tiré du nœud rouge & non d'ailleurs. Que si vous le pouvez faire orangé, ce sera un effet de votre sagesse & un témoignage de la certitude de votre science.

Ne vous souciez & ne vous appliquez uniquement qu'à tirer & à faire sortir du rouge cette couleur orangée. Voyez, je ne me suis point servi d'un circuit de paroles &, si vous m'entendez, vous verrez que peu s'en faut que je ne l'aie découvert.

Fils des sages, brûlez le corps du laiton¹⁶ à fort feu & il vous donnera ce que vous cherchez.

¹² Les métaux imparfaits, qui sont les frères de ce roi, étant formés de la même matière que lui, rendent témoignage de sa royauté, lorsque, par leur transmutation, il les y associe & leur fait part de son diadème & de sa pourpre royale.

¹³ L'or fixe la substance de sa mère, c'est-à-dire du mercure, qui est naturellement volatil. Il est vrai que l'on peut dire que l'or ou, du moins, son soufre fixe aussi sa substance, tant parce qu'il fixe pareillement son mercure, je veux dire le mercure en quoi il est résous, qu'à cause que le mercure qui le dissout est de même nature & de même substance ou, pour parler comme la Tourbe, de même sang que lui. Car, autrement, ces deux mercures ne s'uniraient pas inséparablement, comme ils font. Et de ce qui est visible, j'en fais & j'en compose l'invisible. Il semble qu'il faudrait dire tout le contraire & qu'il y eût : de l'invisible, j'en fais le visible, parce qu'il est dit ensuite que ce qui est occulte devient manifeste. Mais le visible qui devient invisible se doit entendre, à mon sens, de la couleur de l'or, qui se perd en sa dissolution & qui est comme ensevelie dans la noirceur, mais qui se dégage & qui paraît dans la suite de l'opération. M. Salomon.

¹⁴ L'exemple que notre auteur prend ici de la conformation du corps de l'homme, qui n'est ni ne peut être fait de des principes qui sont de sa même nature, confirme ce qu'il a dit dans le chapitre I, que l'œuvre est dans nous & chez nous, & fait voir l'aveuglement de ceux qui prétendent faire le magistère des philosophes, qui doit donner la perfection aux métaux imparfaits (c'est-à-dire donner à leur mercure la fixité & la teinture de l'or & de l'argent & le dégager du mauvais soufre & des crasses & impuretés qu'il a contractées dans sa matrice), en se servant de toute une autre matière que de celle dont sont formés les métaux, tant ceux qui doivent recevoir cette perfection que ceux qui ont une perfection semblable à celle qu'ils doivent recevoir. Et cette matière différente & étrangère est appelée ici le superflu, que l'auteur commande de rejeter ou de ne s'en point servir, comme étant une chose superflue & entièrement inutile à l'œuvre. M. Salomon.

¹⁵ Il est difficile de dire ce que les philosophes entendent par ce mot *botri*, les Arabes ne le connaissant pas & n'étant ni grec ni latin. Il est vrai qu'il s'approche du grec, car *botris*, en cette langue, signifie un *raisin* & une sorte d'herbe, dans Dioscoride & dans Plin. Mais, quoique les philosophes parlent de vigne & de vin, je ne me souviens point d'avoir lu le mot de *raisin* dans leurs livres ni qu'ils s'en soient servis pour signifier ni l'œuvre ni quelque une de ses circonstances. Joli a expliqué ce mot *botri* par celui du soufre, ce que, sans doute, il n'a pas dit de lui-même. Il y a même apparence qu'en cet endroit, il signifie le *soufre parfait*, parce qu'il est dit que *botri* est fait de l'orangé & que cet orangé est fait du rouge, c'est-à-dire de l'or, lequel, par sa dissolution, perd sa couleur rouge & qui, ayant passé par plusieurs couleurs, devient orangé, avant que d'arriver à la rougeur parfaite. C'est pourquoi il est dit dans la suite *que l'on doit s'appliquer uniquement à faire en sorte que le rouge devienne orangé*, parce que ce sera une marque infaillible que l'or a été dissous, ce qu'il n'y a que les philosophes qui puissent faire. M. Salomon.

¹⁶ Les philosophes, par ce mot *laiton*, entendent le plus souvent l'or, quoiqu'ils le prennent aussi quelquefois pour sa dissolution. L'auteur dit ici qu'il *le faut brûler à fort feu*, c'est-à-dire le dissoudre par le mercure des philosophes, parce que la *Tourbe* latine assure, comme il a déjà été dit, que l'argent vif est de la nature du feu & qu'il brûle les corps ou métaux, mieux que ne fait le feu. Mais le laiton ou l'or, de son côté, retient & fixe le mercure, qui est naturellement volatil & qui s'enfuit de dessus le feu. Et afin que la dissolution du laiton se puisse faire par le mercure, notre auteur donne ici une règle pour le régime & la conduite du feu, que l'on doit exactement observer lors de cette opération, qui est qu'il faut empêcher que celui qui fuit ne s'envole & ne s'enfuit pas de celui qui ne fuit point. Il veut dire qu'il faut faire le feu si doux, au commencement de la seconde opération, que le mercure qui est volatil ne s'élève pas tout seul, sans enlever peu à peu l'or avec lui ; parce que, si le mercure se sublimait tout seul, il laisserait le corps, qui est le laiton ou l'or, au fond du vaisseau, sans qu'il fût nullement altéré, & ainsi, la dissolution ne se ferait point ni l'œuvre par conséquent. M. Salomon.

Empêchez que celui qui fuit ne s'envole de celui qui ne fuit pas & qu'il ne le quitte & ne se sépare de lui.

Mais faites en sorte qu'il se repose & qu'il demeure sur le feu, quelque âpre qu'il soit. Et ce qui sera corrompu par la chaleur violente du feu, c'est *cambar*¹⁷.

Sachez que le laiton est une partie de cette eau permanente, qu'il est sa teinture & que ce qui lui a fait sa noirceur se change alors en véritable rouge¹⁸.

Je proteste, devant Dieu, que je n'ai dit que la vérité & que les choses qui détruisent sont celles-là même qui perfectionnent¹⁹. Et c'est pour cela que rien ne peut être amendé ni rendu meilleur, s'il n'est corrompu auparavant, & cette corruption fera paraître l'amendement & la perfection ; & l'un & l'autre est une marque essentielle de la vérité de l'art.

¹⁷ C'est *cambar*. Ce mot est encore l'un de ceux dont les philosophes se servent & que l'on peut dire qui n'est que de leur langue & de leur idiome. Flamel en parle dans son chapitre II, selon notre édition. Et il dit que c'est un des noms que les philosophes envieux ont donné à l'opération qu'il décrit en cet endroit là. Joli a traduit *cambar* par *mercure*. Mais je ne sais quelle autorité il a eue pour cela. *M. Salomon*.

¹⁸ . Le laiton ou l'or, étant dissous & uni avec son dissolvant, compose *le double mercure*, comme le Trévisan l'appelle & que notre auteur nomme *eau permanente*, parce que ce mercure est fixe & permanent. Ainsi, le laiton est véritablement une partie de cette eau, qui est le second mercure des philosophes.

¹⁹ Ces choses qui détruisent l'or ou le laiton & qui lui donnent ensuite la perfection de l'élixir, ce sont le premier mercure des philosophes & le feu extérieur. Car ce sont ces deux agents qui font la dissolution de l'or & qui vivifient & digèrent cette dissolution ; de sorte que, l'or ne pouvant teindre s'il n'est teint, c'est-à-dire s'il n'est élevé à une plus forte couleur que celle que la nature lui a donnée, & ne pouvant recevoir cette teinture s'il n'est détruit & dissous & s'il ne reçoit un nouveau soufre par le premier mercure & que le sien ne soit plus cuit & plus digéré par la cuisson, il est évident que sa corruption est la cause de sa perfection & que ce qui le détruit est ce qui le perfectionne. *M. Salomon*.

CHAPITRE CINQUIÈME.

MON fils, ce qui naît du corbeau est le commencement de cet art. Voici, j'ai obscurci ce que je vous ai dit & je lui ai ôté sa clarté²⁰ par un circuit de paroles & j'ai dit que ce qui est conjoint était désuni & que ce qui est très proche était fort éloigné.

Rôtissez donc ces matières & cuisez-les ensuite, par l'espace de sept jours, de quatorze & de vingt-&-un, dans ce qui vient du ventre des chevaux²¹.

Lors se fait le dragon qui mange ses ailes & qui se mortifie soi-même²². Après quoi, mettez-le dans un morceau de drap & dans le feu du fourneau & prenez soigneusement garde qu'il ne sorte du vaisseau²³.

Et sachez que les temps de la terre sont dans l'eau & que l'eau se fait toujours, jusqu'à ce que vous mettiez la terre sur elle²⁴.

Quand la terre sera donc réduite en eau & brûlée, prenez son cerveau & broyez-le par le vinaigre très fort & l'urine d'enfants, jusqu'à ce qu'il s'obscurcisse²⁵.

Cela étant fait, votre magistère vit dans la pourriture ; les nuées noires, qui étaient en lui avant qu'il mourût, seront changées & converties en son corps. Or, étant refait de la manière que je l'ai décrit, il meurt une seconde fois &, après, il reçoit la vie, ainsi que je l'ai dit²⁶.

²⁰ Cette circonlocution par laquelle il a obscurci ce qu'il voulait dire est, à mon avis, qu'au lieu de dire que le corbeau est le commencement de l'œuvre, il a dit que c'était ce qui naît du corbeau, c'est-à-dire la noirceur. Car, en disant : ce qui naît du corbeau, il dit deux choses : le corbeau & ce qui naît de lui. Et cependant, il n'y a qu'une seule chose par où commence l'œuvre, qui est la noirceur, que les philosophes appellent le corbeau ou la tête du corbeau. *M. Salomon.*

²¹ On se sert souvent, dans la chimie vulgaire, du fumier de cheval, pour mettre les matières en digestion. Les artistes l'appellent, ordinairement, *le ventre de cheval & le vicaire du bain-marie*. Notre auteur veut dire ici que la chaleur doit être douce au commencement, semblable à celle du fumier de cheval échauffé. *M. Salomon.*

²² Les philosophes appellent leur premier mercure un dragon volant, non seulement à raison de la matière d'où il est tiré, qui est, disent-ils, un poison, mais encore parce qu'il est volatil & qu'il ronge & dissout l'or, qu'il enlève peu à peu, en se sublimant par une chaleur douce. Mais, lorsque la dissolution de l'or est faite & que la matière est noire, le mercure ne s'élevant plus, à cause que cet esprit est devenu fixe par la dissolution du corps, qui lui a communiqué sa fixité, le dragon mange alors ses ailes & se mortifie, c'est-à-dire devient noir, ce qui marque la mortification de la matière. *M. Salomon.*

²³ Je n'entends point ce que l'auteur veut dire par *petia panni*, c'est-à-dire une *pièce* ou un *morceau de drap*. Car quel sens peut avoir ici le mot de *drap*, même par figure, où il ne s'agit que de cuire les deux matières, ou mercures, exactement mêlées ensemble par la corruption ou la fermentation qui s'en est faite, comme le marque la noirceur qui a précédé ? Peut-être qu'au lieu de in *petia panni*, il faudrait lire in *bocia stanni*, ce qui voudrait dire qu'alors, il faudrait mettre la matière de l'œuvre dans un bocal ou vaisseau d'étain, par une façon de parler qui est assez ordinaire aux philosophes, pour marquer que le régime de Jupiter doit commencer immédiatement après celui de Saturne, c'est-à-dire que, de la noirceur, la matière doit passer à la blancheur, telle qu'est celle de Jupiter, qu'autrement l'œuvre ne se fera point, le mot *bocia* étant usité par ceux qui ont traduit les livres des Arabes en latin, qu'ils ont peut-être pris du mot espagnol *bocal*, dont nous nous servons aussi. L'auteur ajoute qu'alors, *on doit mettre la matière dans le feu du fourneau*, voulant dire que, comme la matière est fixe, puisque c'est alors le double mercure & l'eau permanente, on doit augmenter le feu, afin que la cuisson s'en fasse mieux, n'y ayant plus à craindre que le premier mercure s'élève & qu'il se sépare de l'or qui est dissous & avec lequel il est uni. *M. Salomon.*

²⁴ Il veut dire, à mon avis, que la terre ne paraît point dans l'œuvre que par le dessèchement de l'eau, de manière que la conversion des éléments dépend de la coagulation & de la cuisson du mercure, qui est l'eau des philosophes, laquelle devient terre en se desséchant, par la digestion qui s'en fait. *L'eau se fait donc toujours*, comme il est dit ensuite, *jusqu'à ce que la terre* soit mise *sur elle*, c'est-à-dire que, dans l'œuvre, il ne paraît que de l'eau, au commencement & dans la suite de l'ouvrage, lorsque le premier mercure qui est liquide dissout l'or & le réduit en mercure ou en eau, jusqu'à ce que cette eau devienne fixe & permanente par l'action du soufre & qu'elle s'épaississe par la cuisson & que la terre apparaisse, ce qui n'arrive qu'après que la noirceur est dissipée & que la matière a blanchi. Et c'est de là, en partie, que quelques auteurs ont pris sujet de dire que l'œuvre ressemble à la création du monde, où tout était eau & ténèbres au commencement, jusqu'à ce que, Dieu ayant produit la lumière, la terre parût peu après, toute sèche. *M. Salomon.*

²⁵ Le cerveau de la terre est, à mon sens, l'or qui a été sublimé & élevé au haut du vaisseau, par le premier mercure. Et c'est ce que l'auteur dit qu'il faut broyer ou mettre en poudre, par le vinaigre très fort, il veut dire par le même mercure, que la *Tourbe* appelle *vinaigre très aigre & l'urine des enfants*, à cause de son acrimonie & *ponticité*. Ainsi, par une manière de parler des philosophes, l'auteur dit ici que, lorsque la terre est réduite en eau (il veut dire quand l'or est dissous), il faut faire ce qui est déjà fait. Ou, par le cerveau de l'œuvre, il entend l'éllixir, qui se fait par la dissolution ou liquéfaction du corps de l'or & par la combustion de l'esprit, c'est-à-dire par la conversion du second mercure en terre ou en poudre, parce que, comme le cerveau est la principale partie du corps de l'homme, où l'âme exerce ses plus nobles fonctions, aussi l'éllixir est l'âme & la quintessence de l'œuvre. Ainsi, l'auteur enseignerait ici la manière de faire la multiplication (comme, en effet, il en parle ensuite), en dissolvant l'éllixir dans le premier mercure & le faisant cuire & digérer de la manière que la pierre a été faite du premier mercure & de l'or. *M. Salomon.*

²⁶ Il parle ici de la multiplication, qui est une répétition abrégée de l'œuvre, dans laquelle la matière (qui est composée du premier mercure des philosophes & de l'éllixir) reçoit les mêmes changements & les mêmes couleurs qu'à la première fois, n'y ayant d'ailleurs nulle autre différence, entre ces deux opérations, que de l'espace du temps, qui est plus court dans la seconde que dans la première, qui diminue à mesure qu'on refait la multiplication. *M. Salomon.*

Au reste, nous nous servons d'esprits, & dans sa vie & dans sa mort. Car, de même qu'il meurt lorsque ses esprits lui sont ôtés, il se revivifie aussi lorsqu'ils lui sont rendus & il s'en réjouit.

Si vous pouvez parvenir jusque-là²⁷, je vous assure que vous aurez la satisfaction de voir ce que vous cherchez. Je vous dis ici les signes qui réjouissent ceux qui les voient & ce qui fixe son corps.

Or, quoique vos prédécesseurs soient arrivés par cette opération à ce qu'ils s'étaient proposé de faire, ils sont pourtant morts²⁸.

Je vous ai déjà montré l'accomplissement ou la fin de l'œuvre. J'ai ouvert le livre à ceux qui savent, j'ai celé aux autres les choses qui leur sont cachées & inconnues. J'ai joint & incorporé ensemble celles qui étaient séparées & qui avaient des figures différentes & j'ai uni les esprits. Recevez ce don des mains de Dieu²⁹.

²⁷ L'auteur veut dire ici que, si l'artiste peut faire par son opération que l'esprit vivifie le corps, il verra ce qu'il souhaite & qu'il fera indubitablement le magistère. Car les philosophes nous assurent que toute la difficulté & tout le secret de l'œuvre consiste à dissoudre & à rendre volatil le corps qui est fixe & à fixer l'esprit qui est volatil, à mortifier ou à faire mourir le vif & à vivifier le mort. Car qui pourrait faire ces opérations, il saura faire le premier mercure des philosophes, qui est le seul & véritable dissolvant de l'or & ce qui le rend volatil & qui le vivifie. Et ainsi, il saura tout ce qu'il y a de caché & de mystérieux dans l'œuvre, n'y ayant que le seul premier mercure que les philosophes aient celé, c'est-à-dire dont ils n'ont pas parlé si ouvertement que du reste, quoiqu'ils l'aient peut-être dit aussi intelligiblement. *M. Salomon.*

²⁸ L'auteur veut peut-être dire qu'encore que les philosophes aient su le secret d'animer & de vivifier une matière morte, comme l'est l'une de celles qu'ils emploient à faire leur grand œuvre, ils n'ont pas pu s'empêcher de mourir & n'ont pu se revivifier eux-mêmes, n'y ayant que Dieu seul qui puisse le faire. Et ainsi, quoique l'élixir ait la vertu d'entretenir la santé, de garantir des maladies & de les guérir, il ne peut pas immortaliser l'homme pour cela, puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est une loi & une nécessité à l'homme de mourir une fois. J'aurais occasion de parler ici de l'immortalité que quelques-uns ont attribuée aux rose-croix, qui fixent, disent-ils, leurs âmes dans leurs corps par le moyen de l'élixir. Mais, outre que ceux qui ont écrit de cette confrérie (véritable ou imaginaire) rapportent la mort des premiers de cette société, le lieu de leur sépulture & leurs épitaphes, il faudrait faire un trop long discours, qui ne servirait de rien, ceux qui auront cette curiosité pouvant voir ce que Maierus, Fludd & quelques autres en ont écrit. *M. Salomon.*

²⁹ Les philosophes assurent tous qu'ils n'ont écrit que pour les enfants de la science. Ils appellent ainsi ceux qui ont quelque connaissance de la manière de faire & de composer leur premier mercure, parce que c'est la clef & toute l'intelligence de l'œuvre. Ainsi, ils ont écrit pour confirmer ceux qui savent & non pour instruire ceux qui ne savent rien. L'auteur fait ensuite une récapitulation de tout le magistère en peu de mots, en disant *qu'il a joint les choses qui étaient séparées*, il entend les deux matières, *qui ont des figures différentes*, c'est-à-dire dont l'une est liquide & l'autre solide, & *qu'il a uni les esprits*, appelant esprit le corps qui a été spiritualisé par la sublimation, comme l'esprit a été pareillement corporifié. *M. Salomon.*

CHAPITRE SIXIÈME.

NOUS sommes obligés de rendre grâces à Dieu, qui donne à tous ceux qui sont sages une science si admirable qu'elle nous délivre de la misère & de la pauvreté & de ce qu'il a renfermé tant de merveilles dans la pierre des sages³⁰.

Quoique ceux à qui il ne fait pas une grâce si singulière n'aient pas moins de sujet de le remercier de toutes les choses qu'il produit continuellement pour leur subsistance & qui sont comme autant de miracles qu'il fait incessamment pour tous les hommes.

Que si, non contents de tous ses bienfaits, ils aspirent à cette science, ils doivent demander cette grâce à Dieu par de continuelles & ferventes prières, pour en obtenir la connaissance pendant leur vie.

Au reste, afin que ce que j'ai dit ci-devant des onguents, que nous tirons des ongles, des poils, du verdet, du tragacant & des os, ne les jette dans l'erreur, je les avertis que ce sont des mots dont les anciens philosophes se sont servis figurativement dans leurs livres, que l'on ne doit pas prendre à la lettre.

Il nous reste encore à expliquer plus amplement la disposition ou préparation de l'onguent, qui contient en soi les teintures, qui coagule & fixe les choses volatiles & qui embellit les soufres.*****

C'est un onguent caché & enseveli, duquel il semble qu'il n'y ait aucune préparation à faire. Et il demeure dans son corps, comme le feu dans les arbres & dans les pierres. Et il faut tirer cet onguent par une industrie très subtile & par un grand artifice & prendre garde qu'il ne soit brûlé.*****

Et sachez que le ciel est joint à la terre par ce qui est médiocre³¹, parce que l'eau, qui est le

³⁰ Ce chapitre est tout tronqué & presque corrompu partout. Ainsi, il est bien difficile de donner un sens raisonnable à ce qui nous en reste, la plus grande partie consistant en des mots qui n'ont nulle liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. J'ai été même obligé de laisser des lacunes en deux endroits, où il est évident qu'il manque quelque chose. *M. Salomon.*

³¹ J'aurais occasion de parler ici des figures qu'ont les atomes ou petits corps, qui sont les principes dont les corps sont composés & qui ne s'unissent que par le moyen de ces figures, ceux dont les figures sont semblables s'unissant plus facilement & faisant la composition des corps plus resserrée & plus forte, au lieu que ceux qui ont des figures différentes la font plus poreuse, plus lâche & moins pressée. Mais, comme il y a apparence que cet endroit est corrompu, je me contenterai d'expliquer l'intention de l'auteur autant que je la puis connaître. Il veut donc dire, à mon sens, que c'est l'eau (qu'il appelle *le médiocre*, c'est-à-dire le moyen unissant, comme parlent les chymistes) qui joint & unit l'esprit ou le mercure avec le corps ou l'or, par la dissolution qu'il en fait. Car, par ce moyen, le corps est réduit en son mercure, qui est liquide & coulant & de nature d'eau, n'y ayant que les choses liquides qui puissent s'unir inséparablement & n'être plus qu'une même substance. Or il appelle le premier mercure des philosophes *ciel*, parce qu'étant fort spirituel, il s'élève par la chaleur au haut du vaisseau. Et c'est ainsi qu'il l'a ci-devant appelé dans le chapitre où il a dit qu'il *y a des soufres célestes & terrestres*, voulant dire qu'il y a des soufres dans le premier mercure, comme il y en a un dans l'or. Et il y a ajouté, en ce lieu-là, que *le mâle est le ciel de la femelle & la femelle la terre du mâle*, parce que dans la génération ordinaire des animaux, d'où il prend cette comparaison, le mâle tient toujours le dessus, comme le ciel ou l'air est au-dessus de la terre, & la femelle est au-dessous, de même que la terre est à l'égard du ciel ou de l'air ; de sorte que c'est le mâle qui rend la femelle féconde, comme c'est par la vertu que la terre reçoit du ciel, c'est-à-dire par la chaleur du soleil & par les pluies qui s'élèvent & qui se forment dans l'air, qu'elle devient fertile & qu'elle fait toutes ses productions. Néanmoins, comme le dit M. d'Espagnet, dans son traité qui a pour titre *Arcaenum hermeticum philosophix opus*, cet ordre est renversé dans l'œuvre des philosophes, parce que la femelle, par un emportement d'amour, fait de la fonction mâle & prend le dessus. Je veux dire que c'est le premier mercure qui, s'élevant dans le vaisseau, emporte l'or qui est en bas, qui le dissout, qui l'engrosse & l'anime. Ce qui me fait croire que dans le chapitre II, que je viens de citer, il faudrait qu'il y eût, *la femelle est le ciel du mâle & le mâle est la terre de la femelle*, parce qu'ordinairement, les philosophes appellent l'or terre & corps & le mercure eau & esprit. Je dis ordinairement, car quelquefois ils appellent leur premier mercure terre, comme Philaléthe, dans le chapitre XI, dit que *les anciens philosophes jugèrent que le mercure était la terre dans laquelle ils devaient semer leur or, afin qu'il s'y vivifiât*. Notre auteur suit ici la manière ordinaire, en appelant l'or terre parce qu'il est fixe, solide & pesant & que, naturellement, il se tient en bas. Et par le médiocre, il entend l'eau, comme il l'explique lui-même, parce que l'eau est sur la terre & qu'elle est placée entre la terre & l'air que l'on appelle ciel. Ou plutôt, par le médiocre, il entend le second mercure des philosophes, qui est une eau permanente & qui tient le milieu entre l'or, qui est solide, & le mercure, qui est une eau vaporeuse & volatile, parce que ce second mercure est une eau fixe, moins solide que l'or, qui est la terre, mais plus épaisse que le premier mercure, qui est le ciel, & qu'elle unit ensemble, puisqu'elle les contient tous deux, étant faite du mélange & de l'union de tous les deux. L'auteur ajoute à ceci que l'eau est ce qui sort le premier de la pierre, c'est-à-dire de l'or, qui en est une des matières, parce que la première opération qui se fait dans le vaisseau, après que le mélange des deux matières y est enfermé, c'est la réduction de cette composition en eau, ce qui a fait dire à un philosophe qu'au commencement de l'œuvre, il n'y a qu'eau & qu'il ne se voit que de l'eau. Il dit ensuite que l'or est la seconde chose qui en sort, parce que les philosophes appellent proprement l'or vulgaire leur or, lorsqu'il est animé, dit Philaléthe, qui est lorsque l'or est entièrement dissous & uni au premier mercure, & c'est ce que notre auteur dit dans le chapitre VII : qui est plus pesant que le plomb. Pour la troisième chose, qui sort de la pierre & qu'il appelle *le médiocre*, j'ai déjà dit que c'était le second mercure des philosophes, mais ce n'est que lorsqu'il commence à sortir de la noirceur, parce qu'en cet état, il est encore un peu liquide, mais pourtant plus noble que l'eau, c'est-à-dire plus que le premier mercure, puisque ce premier mercure est lui-même une partie de cette eau qui est faite de lui & de la dissolution de l'or. Et elle est plus noble que les fèces, c'est-à-dire qu'en cet état, la matière s'approche plus de la perfection que lorsque la dissolution se faisait & que tout était noir. De sorte que cette eau est presque or, y ayant peu à dire

médiocre, a une figure commune avec le ciel & la terre.

L'eau est la première chose qui sort de cette pierre. L'or est la seconde. La troisième, c'est une chose qui est presque or & médiocre, qui est pourtant plus noble que l'eau & que les fèces ou impuretés.

La fumée, la noirceur & la mort se trouvent en ces trois choses. Il faut donc que nous ôtions la fumée, qui est sur l'eau³², que nous séparions la noirceur d'avec l'onguent & que nous chassions la mort hors des fèces, ce que nous ferons par le moyen de la dissolution. Et par là, nous aurons une souveraine philosophie & le secret de tous les secrets.

J'ai laissé dans ce chapitre deux lacunes, marquées par plusieurs étoiles, à cause qu'il manque quelque chose en ces deux endroits & que la traduction de Joli est plus ample. Comme elle est même différente au commencement, j'ajoute ici ce chapitre tout entier, comme il l'a traduit. Le voici, où l'on remarquera que ce qui est en lettre différente est ce qui n'est pas dans les exemplaires latins ni, par conséquent, dans la traduction que j'en ai faite.

qu'elle ne soit élixir, tous les changements intérieurs étant presque faits & n'y ayant plus autre chose à faire, pour la perfection du magistère, qu'à lui donner le régime du feu, pour en faire la digestion & *pour rendre manifeste ce qui est occulte*, c'est-à-dire pour faire paraître la couleur de l'or qu'elle renferme au-dedans, puisque l'or, pour être dissous, ne perd rien de sa première perfection. *M. Salomon.*

³² Il veut dire qu'il faut empêcher que le mercure ne s'élève en vapeur, ce qu'il appelle la fumée, & qu'ainsi, il faut lui ôter sa volatilité & le fixer ; qu'il faut faire sortir la composition de la noirceur & chasser la mort des fèces, c'est-à-dire que, de la corruption, la matière vienne à la perfection, qu'elle soit vivifiée & qu'elle passe de la mort à la vie. *M. Salomon.*

TRADUCTION DU CHAPITRE SIXIÈME PAR JOLI.

IL faut que vous rendiez grâces à Dieu, qui donne cette science à tout sage, qui nous délivre de misère & pauvreté. Remerciez-le de tous ses dons & grands miracles qu'il a mis en cette nature & le priez que, pendant que nous vivons, nous parvenions à lui. En après, mon fils, les onguents, desquels nous extrayons ès livres des auteurs, sont écrits d'ongles, poils, laiton vert, tragacathe & os. Outre plus, il nous faut exposer la disposition de l'onguent, qui coagule les natures fugitives & orne les soufres & *les préfère à tous autres onguents parfaits. Car nous savons l'essence de son vase & combien il est précieux, qui est appelé divin soufre & figures aux autres onguents*, qui est l'onguent occulte & enseveli, duquel il ne se voit aucune disposition, & habite en son corps, comme le feu dans les arbres & pierres, qu'il nous faut extraire par un art & entendement subtil, sans combustion aucune. *Sachez, mon fils, que qui ne connaît point la différence ne connaît pas si bien les deux soufres ; non pas que les onguents qui se subliment des pierres soient soufres, pour accomplir la teinture. Or, les deux mêlés avec leurs corps, il s'en fait un parfait. Et faut savoir que deux soufres teignent, mais ils s'enfuient, lesquels il faut fort bien séparer & les retenir de leur fuite.* Et sachez que le ciel se joint médiocrement avec la terre & le médiocre est figuré avec le ciel & avec la terre, ce qui est l'eau. Et toute la première est eau, qui sort de cette pierre, & le second est vraiment l'or & le troisième, l'ordure ; & le médiocre est l'or, qui est plus noble que l'ordure. Or en ces trois sont la fumée, la noirceur & la mort. Il nous faut donc chasser la fumée, qui est au-dessus de l'eau, la noirceur de l'onguent & des fèces, la mort, & ce par dissolution. Ce qui étant, nous avons une très grande philosophie & le secret des secrets.

CHAPITRE SEPTIÈME & DERNIER.

FILS des philosophes, il y a sept corps ou métaux, entre lesquels l'or tient le premier rang, comme étant le plus parfait de tous. C'est pourquoi on l'appelle leur roi & leur chef³³.

La terre ne saurait le corrompre, les choses brûlantes ne le détruisent point. L'eau ne l'altère ni ne le change, parce que sa complexion est tempérée & qu'il est également composé de chaleur, de froideur, de sécheresse & d'humidité & il n'y a rien de superflu en lui³⁴.

C'est pourquoi les philosophes l'ont préféré à tous les autres & ils l'ont fort estimé, nous assurant que l'or, par sa splendeur, était à l'égard des métaux ce que le soleil était entre les astres, par sa lumière, qu'il a beaucoup plus éclatante que tous eux.

Aussi, comme c'est le soleil qui, par la volonté de Dieu, fait naître & croître tous les végétaux & qui produit & mûrit tous les fruits de la terre, l'or contient aussi tous les métaux en perfection³⁵. C'est lui qui les vivifie, parce que c'est lui qui est le ferment de l'élixir, &, sans lui, l'élixir ne peut être parfait.

Car, de même que la pâte ne saurait être fermentée sans levain, ainsi, quand vous aurez sublimé le corps, que vous l'aurez nettoyé, que vous aurez ôté aux fèces la noirceur qui les rendait désagréables, afin de joindre & unir ce corps & ces fèces ensemble, mettez-y du ferment &, de la terre, faites-en de l'eau, jusqu'à ce que l'élixir devienne ferment, comme la pâte devient levain par le levain que l'on mêle avec elle.

Que si vous considérez & que vous examinez bien la chose, vous trouverez que le ferment que l'on doit ajouter à l'œuvre ne se doit prendre d'autre chose que de ce qui est de sa propre nature. Car ne voyez-vous pas que le levain ne se prend que de la pâte, qui a été fermentée ?

Et remarquez que le ferment blanchit la composition, il empêche qu'elle ne se brûle, il retient la teinture & la rend fixe & permanente. Il réjouit les corps, il les unit ensemble & les fait entrants & pénétrants³⁶.

³³ Tous les philosophes ne sont pas d'accord du nombre des métaux. Ceux qui, comme notre auteur, veulent qu'il y en ait sept y comprennent l'argent vif, qu'on appelle autrement mercure, mais quelques-uns soutiennent que ce n'est pas un métal & qu'il est seulement la matière des métaux, parce que la définition du métal, d'être *un corps minéral, composé d'argent vif & de soufre, dur, malléable & fusible*, ne lui peut convenir. Et ceux-là ne reconnaissent que six métaux, qu'ils appellent autrement corps, pour les distinguer du soufre, de l'arsenic & de l'argent vif, qu'ils appellent esprits. Les uns & les autres les divisent en métaux parfaits & imparfaits. Les parfaits sont ceux à qui la nature a donné une fixité & une teinture parfaite, qui sont l'argent & l'or, qui demeurent à toutes épreuves. Les imparfaits sont ceux qui n'ont pu atteindre à cette perfection, n'ayant qu'une teinture ébauchée & qui n'est pas permanente, &, parce que leur argent vif est demeuré volatil, ils s'en vont à la coupelle & ne souffrent pas les autres épreuves. Les imparfaits se divisent en rouges & en blancs. Les premiers sont le fer, qu'on appelle Mars, & Vénus, que l'on nomme cuivre ou airain. Les blancs sont le plomb & l'étain, qui sont appelés Saturne & Jupiter. Ceux qui mettent l'argent vif au nombre des métaux disent qu'il a en lui les deux teintures, la blanche & la rouge, la première extérieure & l'autre intérieure, & qu'il est androgyne ou hermaphrodite, c'est-à-dire qu'il a les deux sexes, étant mâle & femelle. *M. Salomon.*

³⁴ L'or est composé d'un argent vif & d'un soufre très purs, parfaitement digérés & si exactement unis que l'un est changé en la nature de l'autre, son argent vif étant véritablement soufre & son soufre argent vif, comme nous avons dit que, dans la composition de l'argent vif, la terre est eau & l'eau est terre ; de sorte que, l'or étant homogène, c'est-à-dire les parties de l'or étant toutes de même nature, il s'ensuit nécessairement qu'il n'y a rien de superflu ni d'étranger en lui. *M. Salomon.*

³⁵ Tous les métaux étant faits d'une même principale matière, la nature les aurait tous formés parfaits, si elle n'en avait pas été empêchée par les impuretés & les mauvais soufres, dont cette matière a été infectée dans les mines ; ce qui a fait la différence & la pluralité des métaux imparfaits, selon le divers mélange de ces impuretés & de ce mauvais soufre avec un argent vif impur & plus ou moins volatil. La moindre ou la plus grande pureté du soufre & de l'argent vif, & la diversité de leur teinture, a fait deux sortes de métaux parfaits. L'or étant le plus parfait de tous, par la pureté de ses principes & par sa fixité & sa teinture, qui sont dans le dernier degré de perfection (c'est-à-dire aussi grande que la nature l'a pu donner à cette commune matière de tous les métaux) & qui ne peuvent être détruites ni corrompues par nul agent naturel ni artificiel, quelque violent qu'il puisse être, il est évident que l'or contient tous les autres métaux en perfection & qu'il est à leur égard ce qu'est le soleil entre les astres, comme le dit notre auteur. *M. Salomon.*

³⁶ Il y a dans le latin : *& nota quod fermentum confectionem dealbat*. J'aurais cru qu'il y aurait eu faute en cet endroit & qu'il eût fallu lire *deaurat*, c'est-à-dire *dore*, au lieu de *dealbat*, qui veut dire *blanchit*, parce que tous les philosophes assurent que c'est l'*azoth*, c'est-à-dire leur eau ou premier mercure, comme l'explique *Artephius*, qui blanchit le laiton. Voici ses paroles : *Nihil est quod a corporibus perfectis, id est a sole & luna, colorem possit auferre nisi azoth, id est aqua nostra, quæ colorat & album reddit corpus rubeum secundum regi-mina sua*. C'est-à-dire : *Rien ne peut ôter la couleur au soleil & à la lune, qui sont les deux corps parfaits, si ce n'est l'azoth, je veux dire notre eau, qui, selon ses divers régimes, teint & rend blanc le corps qui est rouge*. Mais l'auteur ajoute ensuite : *combustionem vetat*, c'est-à-dire : *empêche la combustion*. Il veut dire que le ferment empêche que la composition ne se brûle, de sorte qu'il semble que ce philosophe appelle ici *ferment* ce que les autres nomment

Et c'est là la clef des philosophes & la fin, à quoi se terminent toutes les opérations qui se font dans l'œuvre. C'est par le moyen de cette science que les corps sont rendus plus parfaits qu'ils n'étaient & qu'avec l'aide de Dieu, l'œuvre est accomplie, comme c'est par le mépris & la mauvaise opinion, que l'on a de ce ferment, que l'ouvrage est gâté & qu'il ne se fait pas³⁷.

Car ce qu'est le levain à la pâte, la présure au lait, à l'égard du fromage qui s'en fait, & ce qu'est le musc dans les parfums, la couleur de l'or l'est assurément pour la teinture rouge & sa nature n'est pas une douceur³⁸.

C'est pourquoi de lui nous faisons la soie, c'est-à-dire l'élixir, & de lui nous avons fait la peinture dont nous avons écrit & nous teignons la boue du sceau royal & nous avons mis en elle la couleur du ciel, laquelle fortifie la vue de ceux qui la regardent³⁹.

L'or est donc la pierre très précieuse qui n'a point de taches & qui est tempérée. Et ni le feu ni l'air ni l'eau ni la terre ne sauraient corrompre ce ferment universel, lequel, par sa composition là-dessus, rectifie & met tous les corps imparfaits en une justesse & température modérée & égale, en les transmuant en or. Et ce ferment est jaune ou est véritable orangé.

L'or des sages, étant cuit & bien digéré⁴⁰, par le moyen de l'eau ignée ou de l'eau-feu, fait & compose l'élixir. Car l'or des philosophes est plus pesant que le plomb &, par sa composition tempérée & égale, il est le ferment de l'élixir ; comme, au contraire, ce qui n'est pas tempéré est fait par une composition inégale.

Au reste, le premier ouvrage se fait du végétal & le second, de l'animal, dont nous avons un exemple (dans l'œuf de poule, duquel se forme le poulet), des éléments qui s'y voient visiblement. Et notre terre est or, duquel nous faisons la soie, qui est le ferment de l'élixir.

azoth ou du moins que, par ce mot *ferment*, il entend le *second mercure*, étant certain, comme *Geber* le prouve dans sa *Somme* & comme l'assurent les autres philosophes, que ce n'est que le mercure ou eau mercurielle qui empêche la combustion, puisque c'est l'argent vif, tout impur qu'il soit, qui, dans les métaux imparfaits, empêche qu'ils ne soient brûlés & consumés par le feu, lorsqu'ils se fondent ou qu'ils demeurent longtemps rouges dans un fourneau. Ce que l'auteur ajoute dans ce verset, que le ferment unit les deux corps (car, assurément, ils se servaient des deux corps) & qu'il les rend pénétrants & entrants, me fait croire qu'il parle du premier mercure qui, étant esprit, spiritualise les corps & les rend capables de pénétrer les métaux imparfaits pour en faire la transmutation. *M. Salomon*.

³⁷ S'il n'y a point de faute en cet endroit, l'auteur veut dire que ceux-là ne peuvent jamais réussir à faire l'œuvre des philosophes qui ne connaissent pas le ferment dont ils parlent & qui ne l'emploient pas en leur ouvrage, parce que, comme il a dit auparavant, l'élixir ne se peut faire sans lui. On doit dire la même chose, si l'on explique le ferment par le premier mercure des philosophes, que ceux-là ne feront jamais le magistère qui ne connaissent ni la véritable matière ni comment se doit faire la composition de ce mercure, parce que, disent les philosophes, c'est la clef de l'œuvre, sans quoi il est impossible de la faire. Cependant, sans parler des autres choses qui doivent entrer en sa composition, combien y a-t-il d'opinions fausses & erronées sur la matière dont il se faut servir pour le faire ? Car, quoique les philosophes aient parlé fort intelligiblement là-dessus, il y en a pourtant très peu qui la veuillent connaître. Les uns la veulent trouver en des choses étrangères & qui n'ont nulle affinité avec les métaux ; & les autres, dans l'esprit universel, c'est-à-dire de la manière qu'ils le conçoivent, dans une pure imagination. *M. Salomon*. *M. Salomon* qui, dans toutes ses remarques sur la philosophie hermétique, fait paraître une érudition profonde, semble, par ce qu'il dit ici, croire que l'usage qu'un vrai philosophe fait de l'esprit universel soit une chimère. Ce savant médecin ignorait apparemment, comme l'ignorent encore beaucoup de gens, qu'il y a des aimants avec lesquels on attire cet esprit universel, dont un habile artiste extrait un mercure & un soufre & un sel purement célestes, desquels il compose un dissolvant qui réduit si radicalement l'or en ses premiers principes qu'il n'est plus possible de le remettre en corps, si ce n'est par la voie des régimes du grand œuvre ; réduction, dit l'auteur de la *Lumière sortant des ténèbres*, que le mercure vulgaire ne saurait faire, parce qu'il a perdu sa première simplicité & pureté & qu'il a passé dans une autre substance, étant devenu un corps métallique, abondant en une humidité superflue & en une lividité qui le rendent incapable d'opérer une véritable réduction de l'or. *Cependant*, selon *Geber*, *on peut l'en rendre capable*

³⁸ Je crois que notre auteur, par toutes ces manières de parler, fait allusion à des choses qui se trouvaient dans les livres des philosophes, comme ce qu'il avait dit des onguents, qu'ils tiraient des poils, des ongles &c., étaient des façons de parler des Anciens. *M. Salomon*.

³⁹ L'auteur appelle ici boue la dissolution de l'or, quand elle est dans la noirceur. Et c'est ce que *Philaléthe* appelle *le plomb des philosophes*, qu'il dit *qui est plus précieux que le plus fin & le plus pur or du monde*. On teint cette boue du sceau royal, quand, par la cuisson, on lui donne cette couleur éclatante, qui brille dans le vaisseau & qui le fait paraître tout doré, dit *Philaléthe*, avant que d'être élixir parfait. Mais il faut que la matière ait passé auparavant par la couleur du ciel. Il veut dire : par la couleur blanche brillante, s'il prend ce mot de *ciel* figurativement, comme il a fait ci-devant pour le premier mercure ou pour la couleur verte & azurée, qui est la couleur que l'on attribue ordinairement au ciel & qui est effectivement fort agréable à la vue, ce qui est plus vraisemblable. *M. Salomon*.

⁴⁰ Les philosophes appellent l'or vulgaire leur or, lorsqu'il a été dissous & vivifié par leur premier mercure, & il ne manque à cet or que la digestion pour être élixir parfait. C'est pourquoi ils disent que l'azoth & le feu suffisent pour faire leur magistère, donnant indifféremment le nom d'azoth, tant à cette dissolution ou second mercure qu'au premier, qu'ils appellent eau-feu ou eau ignée. *M. Salomon*.

OBSERVATION SUR LES MOTIFS QUI ENGAGENT À RECONNAÎTRE HERMÈS POUR L'AUTEUR DES SEPT CHAPITRES.

TOUS ceux qui ont parlé des *Sept Chapitres* ou qui en ont cité quelque passage l'ont toujours fait sous le nom d'Hermès Trismégiste, qui est aussi l'auteur de la *Table d'émeraude*, & ce consentement général de tous les philosophes est une preuve suffisante pour faire voir qu'Hermès en est l'auteur. Il s'y trouve néanmoins des choses, touchant notre religion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'Hermès, au temps qu'il a été (s'il en faut croire *Cédrénus*, qui le fait plus ancien qu'Abraham), ait pu connaître si précisément qu'elles y sont énoncées. Car il y est parlé du jugement final, que Dieu doit faire de tous les hommes, & de la damnation des réprouvés, qui sont deux choses lesquelles ne se trouvent point dans l'Ancien Testament ; au moins n'y sont-elles pas si clairement. Il est vrai que, dans le *Pimandre*, *l'Asclépius* & les autres ouvrages qu'on attribue au même Hermès, les plus hauts mystères de notre religion y sont aussi clairement expliqués. Et c'est, sans contredit, l'une des plus fortes raisons que *Casaubon* allègue, dans les essais qu'il a faits contre *Baronius*, pour prouver qu'Hermès n'en est pas l'auteur. Et en effet, quoique, selon les philosophes, leur élixir, qui prend naissance d'une vierge, qui meurt après avoir été élevé & qui ressuscite ensuite glorieux & tout spirituel de son tombeau, soit un symbole & une représentation de la naissance, de la mort & de la résurrection du Sauveur, je ne crois pas néanmoins que *Bon de Ferrare*, dans sa *Marguerite précieuse*, ni quelques autres auteurs aient eu raison pour cela de dire que les anciens philosophes ont eu le don de prophétie & qu'ils ont connu la naissance du Verbe éternel, le jugement dernier, la Trinité & les autres mystères de la religion chrétienne ; si ce n'est qu'on voulût dire que Dieu eût révélé ces mystères aux philosophes, que son peuple ne connaissait pas si clairement, comme il leur avait révélé une science si merveilleuse & si cachée au reste des hommes. On pourrait encore douter qu'Hermès, que tous les philosophes dont nous avons les écrits reconnaissent pour le père de la philosophie chymique, fût l'auteur de ces *Sept Chapitres*, puisque celui qui les a faits parle souvent des anciens philosophes, qu'il appelle ses prédécesseurs, & qu'on sait que c'est Pythagore (qui a été longtemps après Hermès, puisqu'il était du temps de Tarquin, dernier roi de Rome) qui le premier prit le nom de philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse, tous ceux de sa profession ayant accoutumé, avant lui, de s'appeler sages. D'ailleurs, ce traité commençant par ces paroles : *Voici ce que dit Hermès*, on pourrait présumer de là que ce serait quelque autre philosophe, beaucoup moins ancien, qui aurait fait un recueil & un abrégé des œuvres d'Hermès, qui, comme on sait, avait fait plusieurs livres, que cet abrégiateur aurait réduits en ces *Sept Chapitres* ; outre que dans les *Allégories*, imprimées après la *Tourbe* latine, au cinquième volume du *Théâtre chimique*, il y a des passages entiers cités d'Hermès, qui sont semblables à d'autres qui se trouvent dans les *Sept Chapitres* & qui sont même plus amples & plus étendus. Mais il n'est pas difficile de résoudre ces difficultés. Car, pour ce qui est du nom de *philosophe*, qui se trouve en plusieurs endroits des *Sept Chapitres*, il est certain que ceux qui ont traduit ce traité se sont servis de ce mot (qui, ayant paru plus modeste, avait été communément reçu depuis Pythagore) au lieu de celui de *sage*, qui était plus vain & qui n'était plus usité de leurs temps, quoique ce mot de *sage* se trouve aussi en ce traité. Et quand les philosophes reconnaissent Hermès pour l'auteur de la philosophie chymique, ils veulent dire, sans doute, qu'Hermès est celui qui en a écrit le premier ou qu'il est l'auteur le plus ancien dont les ouvrages soient venus jusqu'à eux. Que si le premier de ces *Sept*

Chapitres commence par ces mots : *Voici ce que dit Hermès*, tant s'en faut qu'il ne soit pas de lui qu'au contraire, c'est une preuve qu'il en est véritablement l'auteur, puisque l'on sait que c'était la manière d'écrire des Anciens. Car, sans parler des prophètes, qui ont commencé leurs livres de la même manière, les *Proverbes* & *l'Ecclésiaste* commencent ainsi, le premier : *Les paraboles de Salomon, fils de David, roi d'Israël*, & le dernier : *Voici les paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem*. Et Hérodote, le premier historien des Grecs & que, pour cette raison, Cicéron appelle le père de l'histoire, n'a-t-il pas commencé *Clio* ou son premier livre de cette sorte : *Voici l'histoire qu'Hérodote d'Halicarnasse a mise en lumière* ? Pour ce qui est des passages qui se trouvent semblables dans les *Allégories* & dans ce traité, il n'y a nul inconvénient qu'un même auteur dise les mêmes choses en divers traités & qu'il les dise même un peu diversement & qu'ainsi, l'expression en soit ou plus étendue ou plus resserrée. Mais il se peut faire aussi que cette diversité ne provient que de la faute ou que de l'ignorance des copistes, qui ont mal écrit ou qui ont abrégé les passages du même livre. Quoi qu'il en soit (car je ne veux point m'engager ici dans une dispute qui serait d'une trop longue discussion, qui serait difficile à débrouiller & qui ne servirait de rien), ou qu'Hermès soit l'auteur de ce traité, comme la tradition & l'autorité des anciens philosophes le veulent, ce qui suffit pour le persuader, ou bien, que quelque philosophe chrétien l'ait fait sous le nom d'Hermès ou qu'il y ait seulement ajouté ce que nous venons de dire touchant notre religion, à quoi il y a plus d'apparence, il est sans doute que c'est l'ouvrage d'un véritable & fort ancien philosophe, puisque les auteurs les plus anciens que nous ayons le citent comme tel, qu'il est dans l'approbation générale & qu'il ne faut que le lire pour le connaître. Voilà ce que dit M. Salomon pour favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que ces *Sept Chapitres* ont été composés par Hermès, contre le sentiment de ceux qui pensent que ce traité n'est pas de la composition de ce philosophe. Et voici ce que le président d'Espagnet a écrit avant M. Salomon, pour convaincre d'erreur ceux qui refusent de reconnaître Hermès pour l'auteur de ce même traité. La différence, dit-il, qu'il y a entre la philosophie vivante des herméticités & la philosophie morte des païens est que la première a été divinement inspirée aux premiers maîtres de la chymie, cette reine de toutes les sciences, qu'elle ne reconnaît pour son auteur que l'Esprit Saint de la vérité, lequel, soufflant où il lui plaît, verse dans les esprits la véritable lumière de la nature, par laquelle les ténèbres de l'erreur sont dissipées, & que la seconde doit son invention aux païens qui, négligeant & abandonnant les sources pures de la doctrine, ont introduit pour véritables des principes faux, qui ne sont que les productions de leur imagination, au grand dommage de la république des lettres. Mais que pourraient produire de bon ceux qui n'ont jamais été éclairés d'aucun rayon de la sagesse éternelle de Dieu, qui n'ont jamais connu *Jésus-Christ*, source de toute science & de toute intelligence ? Il ne faut donc pas être surpris de ce qu'ils n'ont rien établi de solide & de ce qu'ils nous ont débité des rêveries & des fictions, dont ils ont tellement défiguré la philosophie sacrée qu'on ne retrouve plus en elle aucun trait de sa première beauté. Vous m'objecterez qu'Hermès même, le prince de notre philosophie vivante, a été païen & qu'il a précédé, de beaucoup de siècles, des auteurs dont la philosophie ne doit aucunement être reçue. Que cela soit, que s'ensuit-il de là ? Hermès, à la vérité, est né dans le paganisme, mais, par un privilège de Dieu tout particulier, il a été tel que, dans sa vie, dans ses mœurs & dans sa religion, il faisait paraître parfaitement le culte du vrai Dieu. Il reconnaissait Dieu le Père & disait qu'il ne faisait aucun autre participant de sa divinité. Il le reconnaissait pour le créateur de l'homme. Il reconnaissait aussi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui est créé a été fait universellement & dont le nom, comme merveilleux & ineffable, était inconnu aux hommes & même aux anges, qui admiraient avec

étonnement sa génération. Que veut-on davantage ? Tel a été notre Hermès qui, par une grâce spéciale & par une révélation de Dieu très bon & très grand, a prédit que ce même Fils devait venir en chair dans les derniers siècles, afin de rendre les hommes pieux éternellement heureux. C'est lui qui a enseigné avec clarté le mystère adorable de la très sainte Trinité, tant selon la pluralité des personnes que selon l'unité de l'essence divine en trois hypostases, comme ceux qui ont tant soit peu de discernement & d'intelligence pourront le conjecturer par les choses suivantes. Car à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement & plus clairement. De la *lumière intelligente*, dit-il, qui a été de toute éternité, a procédé une lumière intelligente & cette lumière intelligente ou cet entendement lumineux est aussi éternel que son principe, en ayant procédé de toute éternité & n'étant rien d'autre que sa vérité & son esprit, qui embrasse & contient toutes choses. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, point d'ange ni aucune essence. Car il est le Seigneur de toutes choses & le Père & le Dieu de toutes les créatures. Toutes choses sont au-dessous de lui & en lui. Je t'atteste, ô ciel, qui es le sage ouvrage du grand Dieu. Je t'atteste, voix du Père, toi qu'il proféra, pour la première fois, lorsqu'il forma le monde. Je t'atteste par la parole uniquement engendrée du Père & par le Père même, qui contient toutes choses & lequel je réclame pour qu'il me soit propice & favorable. Feuillitez maintenant autant qu'il vous plaira, chers enfants d'Hermès, & lisez jour & nuit les livres des philosophes païens, vous verrez si vous y trouverez des choses si saintes, si pieuses & si chrétiennes. Notre Hermès a été païen, je l'avoue, mais il a été un païen qui a connu la puissance & la grandeur de Dieu, tant par soi-même que par les autres créatures. Il a glorifié Dieu en tant que Dieu &, même, je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup surpassé par sa piété plusieurs chrétiens, qui ne le sont que de nom, & qu'il a rendu à Dieu, comme à la source de tous les biens, des grâces & des remerciements pour les bienfaits reçus, avec une profonde soumission & tout autant qu'il l'a pu. Apprenez du prophète, ô amateurs de la doctrine, si Dieu n'a pas conversé & agi parmi les gentils, aussi bien qu'avec son peuple, quand il s'exprime ainsi Depuis le soleil levant jusqu'au couchant, mon nom est grand entre les nations. Partout, on sacrifie & l'on offre en mon nom des oblations pures, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Dieu des armées. Rappelez, je vous prie, dans votre mémoire & nous dites si les mages qui vinrent d'orient, conduits par une étoile, pour adorer *Jésus-Christ*, n'étaient pas gentils & si son peuple lui-même ne l'a pas attaché sur la croix ? Voyez, fidèles nourrissons de la véritable sagesse, la différence qu'il y avait d'Hermès aux autres gentils, qui n'avaient pas ses sentiments, & quelle est la source d'où ils ont puisé les fondements de leur doctrine. Cherchez diligemment dans leurs écrits & vous verrez que ces philosophes-là ne rapportent pas à Dieu les principes de leur science, mais qu'ils pensent seulement les avoir acquis par leurs études & par leurs travaux. Au contraire, si vous jetez les yeux sur le commencement de l'excellent traité de votre père Hermès, contenant *Sept Chapitres*, dans lesquels il parle du secret de la pierre physique, vous y verrez avec quels sentiments de piété il parle de Dieu, distributeur de cette science secrète, car il s'exprime de cette sorte : Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai cessé de faire des expériences & je n'ai jamais donné de relâche à mon esprit dans le travail. J'ai eu cet art & cette science par l'inspiration de Dieu seulement, qui a daigné me la révéler, comme à son serviteur. Il donne à ceux qui se servent de leur raison la liberté de juger de cette science & il ne met personne dans l'occasion de s'y tromper. Pour moi, si je ne craignais le jour du jugement & la damnation de mon âme, pour avoir caché cette même science, je n'en écrirais en aucune manière & je n'en révélerais aucune chose à qui que ce pût être. Mais j'ai voulu rendre aux fidèles ce que l'auteur de la foi a daigné me départir. C'est ainsi que parle Hermès & je ne pense pas qu'on puisse rien proférer de plus raisonnable & de plus conforme

à la religion chrétienne. Et c'est pour cela que tous les esprits les plus sublimes, qui sont & qui ont été, ont embrassé cette philosophie vivante, sacrée & divine d'Hermès, de tout leur cœur, de toute leur âme & de toutes leurs forces, & qu'ils ont rejeté la doctrine morte, profane & humaine des gentils. Par ce discours du président d'Espagnet, qui appuie celui de M. Salomon, on peut raisonnablement attribuer à Hermès les *Sept Chapitres* dont il s'agit ici & se persuader, selon sa doctrine, que la connaissance de la pierre des philosophes vient immédiatement de Dieu, dans la recherche de laquelle nous travaillons inutilement, si nous ne méritons, par la prière & par une vie pure, qu'il nous conduise, comme par la main, dans les détours d'un labyrinthe où nous ne saurions que nous égarer sans son secours.